



Marius Daniel Popescu *Le Cri du barbeau*

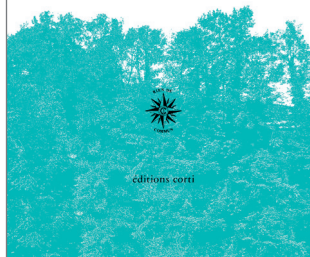
*Tu vis dans le pays du parti unique
et tu ne sais pas ce que ça veut
dire le parti unique, ton père t'a
emmené dans cet endroit où est
montrée une partie de l'abondance
de l'agriculture de la région, tu
ne sais pas ce que ça veut dire
agriculture, tu as presque sept ans,
tu es en première année de l'école
primaire.*



Marius Daniel Popescu

Le cri du barbeau

Roman



Domaine français
216 pages – 21 €

978-2-7143-1347-8
4 septembre 2025

La mort d'un ami de jeunesse précipite le narrateur, colleur d'affiches au bord du Léman, dans un voyage en profondeur à travers les méandres du temps, des lieux et des histoires. Tirant un fil entre son « pays d'ici » et son « pays de là-bas », il nous plonge alternativement dans deux mondes aux antipodes qui résonnent d'un côté à l'autre de sa vie. Le « pays de là-bas », c'est la Roumanie communiste, terrain de jeu de son enfance pris dans la violence de la dictature. Le « pays d'ici », c'est « le Pays des Cantons », la Suisse contemporaine où le narrateur a élevé sa fille et où il vit aujourd'hui.

Dans un tourbillon de souvenirs, de personnages, de rencontres et d'amitiés où chaque scène est un moment de vie effervescente, Marius Daniel Popescu jette un pont entre des situations et des êtres que tout éloigne, avec une attention aux détails, joueuse et généreuse, qui entremêle l'intensité et la douceur.

Marius Daniel Popescu est né le 10 juin 1963 à Craiova (Roumanie). Il a publié, aux éditions Corti, *La Symphonie du loup* (2007, prix Walser 2008) et *Les Couleurs de l'hirondelle* (2012).

Éditions Corti
22 rue Saint-Just, 93210 Saint-Denis
editions.corti@gmail.com
www.jose-corti.fr

ENTRETIEN

Vos romans prennent leur source dans votre vie : il y a, d'une part, vos souvenirs d'une vie en Roumanie sous la dictature et, de l'autre, le quotidien dans le pays dans lequel vous vivez aujourd'hui, la Suisse. Comment travaillez-vous à partir de ce matériau autobiographique, de façon à produire un tissu romanesque si vivant ?

Marius Daniel Popescu : Je suis l'un des témoins de ma vie avec les autres, j'ai vécu et je vis toujours avec beaucoup d'émotions les changements d'époques de nos sociétés, dans tous les pays que j'ai fréquentés et que je fréquente ; j'observe le monde qui m'entoure, je vis pleinement avec les autres, je me nourris de toutes sortes d'histoires qui composent le quotidien et la mémoire de chacun.

J'ai des milliers de souvenirs qui restent en moi, certains je les note sur des carnets et dans les ordinateurs, chaque souvenir est pour moi un sujet d'écriture, n'importe quel brin de vie est à la fois banal et sacré ; je m'intéresse à « la sacralisation du banal », la vie de n'importe qui est un sujet littéraire, la vie de n'importe qui est faite de millions d'instantanés qui m'interpellent.

J'écoute et je regarde les autres, ils me donnent des fragments du monde que je réunis en tableaux faits de mots, il y a des tableaux avec des tickets de caisse du supermarché, je construis des tableaux qui ressemblent à des icônes.

Je surprends des petites parties de l'infini humain de chaque jour, je reprends du vécu et je le transforme en littérature.

Mes livres sont des vitraux que je place sur les étagères des librairies.

Vous travaillez sur la durée. Le Cri du barbeau s'inscrit dans la continuité de vos deux autres romans parus chez Corti : La Symphonie du loup (en 2007) et Les Couleurs de l'hirondelle (en 2012). Comment situez-vous ce troisième roman dans votre œuvre ?

M. D. P. : Il y a une trilogie que j'appelle « La Trilogie des mots » ; dans *La Symphonie du loup* « les mots ne devraient pas exister », dans *Les Couleurs de l'hirondelle* « les mots sont à la récréation », comme les enfants dans la cour de l'école ; dans ce troisième roman, « les mots n'appartiennent pas », les mots n'appartiennent pas aux morts, les mots n'appartiennent pas aux vivants.

Votre langue maternelle est le roumain mais c'est en français que vous écrivez. Pourquoi ce choix ? Que cela permet-il, qu'est-ce que cela déplace dans le rapport aux souvenirs ?

M. D. P. : La langue française s'est imposée toute seule dans ma vie et dans mon écriture ; à mon arrivée en Suisse, je ne parlais pas le français, j'ai appris cette langue tout seul, avec les gens, les dictionnaires, les journaux et la télévision.

Je n'ai rien perdu de la langue roumaine, chaque fois que je retourne en Roumanie, je parle le roumain de ma région du sud, sans que personne réalise que je vis ailleurs et dans la langue française, depuis plusieurs décennies.

Dans mon écriture, le français est devenu « la langue la mieux maîtrisée », je vis et j'écris pleinement en français, je prends tout ce que cette langue me donne, j'apporte à cette langue mon vécu et mes manières de la faire vibrer.

À côté de votre activité d'écrivain, vous êtes conducteur de bus à Lausanne. Vous avez d'ailleurs écrit un livre de poésie dans lequel cette dimension de votre vie est bien présente (Arrêts déplacés, Éditions Antipodes, 2004). Comment ce métier, son quotidien, ses rythmes, rencontre-t-il votre pratique d'écriture ?

M. D. P. : Mon écriture concerne surtout les autres, je rencontre, comme chauffeur de bus à Lausanne, des milliers de personnes par jour : les êtres sur les trottoirs, sur les passages à piéton, dans les véhicules que je conduis, dans leurs voitures ; je vois, depuis le poste de conduite, des gens dans les magasins, dans les restaurants, je les admire, toutes et tous, dans leur passage instantané et fort, dans la vie, la leur et la mienne. Je suis une sorte de Paterson bien possesseur d'un permis de conduire les bus, professionnel ; la poésie d'un chauffeur de bus rivalise avec n'importe quelle autre poésie, les êtres humains sont des poèmes qui utilisent parfois le transport public.